Germanica

27 | 2000

**Identités - existences - résistances : Réflexions autour
des Journaux 1933-1945 de Victor Klemperer**

Des Journaux 1933-1945 à LTI

Von den Tagebüchern zu LTI, Notizbuch eines Philologen

Isabelle Vodoz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2466>

DOI : 10.4000/germanica.2466

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2000

Pagination : 175-192

ISBN : 9782913857094

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Isabelle Vodoz, « Des *Journaux 1933-1945 à LTI* », *Germanica* [En ligne], 27 | 2000, mis en ligne le 01 avril 2014, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2466> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2466>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Des Journaux 1933-1945 à LTI

Von den Tagebüchern zu LTI, Notizbuch eines Philologen

Isabelle Vodoz

- 1 Quand j'ai découvert le livre de Klemperer, il y a de cela plus de dix ans, il m'a, d'entrée de jeu, fascinée. Ensuite, quand les *Journaux 1933-1945* ont paru, je m'y suis immédiatement plongée et je dois avouer que ma réaction, à la lecture des 200 premières pages, a plutôt été la déception. Je m'étais en effet imaginée que j'allais découvrir une LTI à la puissance 10, et j'y trouvais des problèmes de crédits pour payer une maison ou les réparations d'une voiture, ainsi que des histoires de chats à nourrir. Ajoutons immédiatement que cette relative déception n'a pas duré et que, plus j'ai avancé dans ma lecture, plus j'ai eu envie de poursuivre.
- 2 Il n'en reste pas moins que cette première réaction devant les journaux m'a fortement interrogée et ce qui suit s'appuie en grande partie sur la réponse que j'ai trouvée à ces interrogations. J'ai en effet le sentiment que mon premier enthousiasme pour LTI est né du fait que, dans un premier temps, j'avais considéré le livre comme une mine de documents, sans avoir conscience que c'était la mise en forme de ces documents qui me les rendait passionnants. D'où, corrélativement, ma première déception face au matériau brut des journaux.
- 3 J'ai donc décidé de reprendre LTI afin de montrer à quel traitement Klemperer soumet ses journaux avant de parvenir à ce livre, que je considère non pas comme une simple chronique, ni comme un travail de critique universitaire, mais comme une véritable œuvre littéraire.

I. Le projet

- 4 L'accouchement de LTI a été difficile : dès le début, et tout particulièrement au moment de la rédaction, Klemperer a connu des doutes sur l'intérêt de son entreprise, sur la forme à lui donner, sur sa capacité à tirer du matériau brut de ses journaux quelque chose qui le satisfasse vraiment. Ce sont ces premiers tâtonnements que je commencerai par retracer ici.

A. Le titre

- 5 Les premières hésitations concernent le titre et il n'est pas exagéré de dire que le projet ne prend vraiment corps qu'à partir du moment où Klemperer a trouvé le titre qui le séduit.
- 6 Dans les *Journaux* 33-45, la première mention pouvant se rapporter à une future LTI figure le 29 juin 1933. Klemperer y parle de son « lexique » (*Lexikon*). Deux jours après, un assez long développement sur « aufziehen » prend place sous la mention, « notice linguistique » (*Sprachnotiz*). On constate par la suite que beaucoup d'expressions ou de termes sont placés par Klemperer entre guillemets, signe qu'il entend y revenir.
- 7 Ce n'est que plus d'une année après, le 23 juillet 1934, qu'un nouveau titre apparaît, « Philologie der Nationalsozialisten », sous lequel Klemperer ordonne ses idées sur la question selon cinq « points de vue » :
 1. le style mécaniste – 2. le style encyclopédique des émigrants – 3. le style encyclopédique du gouvernement – 4. le style publicitaire – 5. le style germanique
- 8 Et, dès la semaine qui suit, le 27 juillet, entrée pour moi très importante :

Il y a aussi l'étude sur la langue du III^e Reich qui me motive de plus en plus. En faire une *élaboration littéraire*¹ [literarisch auszubauen] par exemple lire « Mein Kampf », d'où devrait ressortir sa filiation (partielle) à partir du langage de la guerre.
- 9 Désormais, les notations réservées à cette étude se multiplient. Le 1^{er} janvier 1935, première apparition du syntagme « Sprache tertii imperii », mais ensuite, et pendant très longtemps, Klemperer range le matériau linguistique qu'il collecte sous les mentions « sprachlich » ou « zur Sprache », parfois aussi « Sprache des 3. Reiches ».
- 10 L'indication *Lingua tertii imperii*, se fait de plus en plus fréquente à partir de janvier 1939, mais ce n'est que le 20 juillet 1941 qu'on trouve, dans le récit des journées de prison, l'abréviation que Klemperer utilise désormais à l'exclusion de toute autre :

LTI (belle abréviation savante pour Lingua tertii imperii, à utiliser à l'avenir)
- 11 Il me semble que ce n'est pas un hasard si ce titre, qui connaîtra la fortune que l'on sait, figure pour la première fois dans un passage qui se présente comme une petite nouvelle, intégrée au journal.

B. La période de la guerre

- 12 Le titre existe maintenant. Plus tard, Klemperer dira, dans sa préface, que la LTI a été pour lui le balancier qui lui a permis de garder un certain équilibre dans une période noire, cependant, dans le journal, ce sont plutôt les interrogations sur l'avenir du projet lui-même qui dominent.

2 avril 1942
Aujourd'hui pour la première fois un doute, est-ce que LTI peut véritablement être la matière d'un livre. En réalité, il n'y va que d'une poignée d'expressions et de tournures. Mais que faire maintenant de mon temps ? D'abord on m'a retiré mon dix-huitième, puis le Curriculum – maintenant je cherche des lectures qui entrent dans mon bazar pour LTI [LTI-Kram].

11 mai 1942
À l'arrière-plan j'ai toujours la pensée de mon Curriculum et de LTI. Comment ces deux livres pourront-ils s'affirmer en regard l'un de l'autre, est-ce que tous les deux

verront le jour, ou un seul, ou aucun – peu importe : je lis et je note, comme si j'étais assuré des deux, ainsi que des dix années à venir. Ainsi j'arrive à passer mes jours de manière à peu près digne.

- 13 Notons cependant que ce balancier lui pèse parfois, qu'il souhaiterait manifestement écrire autre chose, mais qu'il se sent de plus en plus investi d'une mission :

9 juin 1942

À cette occasion j'ai entrevu la matière d'un nouveau chapitre – *autrefois j'aurais été ulcéré de ne pas être écrivain*, maintenant, je pense tout le temps au Curriculum, à « porter témoignage ».

24 octobre 1942

Je me demande souvent ce que j'entreprendrai après la chute d'Hitler. Que commencer ? Assurément je n'ai pas tant de temps que ça. LTI ? Ou bien est-ce trop circonscrit ? Est-ce que j'en ferai des études sur l'histoire des idées du III^e Reich ? Ou est-ce que je m'attaquerai directement à l'histoire des idées du III^e Reich ?

21 novembre 1942

Aujourd'hui je me suis dit : si je ne parviens pas, si je ne pense pas avoir le temps de faire de LTI une œuvre isolée, alors je publierai la totalité (naturellement corrigée et mise en ordre) de mes journaux depuis 33. [...] J'y ai déjà pensé souvent. Mais ce qu'il y a de nouveau aujourd'hui, c'est l'idée que je pourrais donner à bon droit au 4^e volume de mon Curriculum le titre « La langue du 3^e Reich ». Car 1) il présenterait tout mon matériau philologique de LTI ; 2) tous les faits relatés parleraient de toute manière la langue du 3^e Reich, par exemple la liste que je viens de dresser de ma garde-robe héritée ! – et 3) on pourrait lire, à travers la transformation de toutes mes idées de base à partir de 1933, leur scepticisme ou leur aspect fragmentaire, l'ébranlement né du III^e Reich.

3 mai 1943

Je pressens dans cette lecture [un livre de Perez] un considérable enrichissement de mon – de ce livre qui va tout de même bien devenir « LTI. Das Skizzenbuch eines Philologen » ; là je pourrai concentrer toutes les idées qui ont résulté de mes études.

- 14 Après cette esquisse du sous-titre et pendant plus d'une année et demie, les notes se font plus rares. Même s'il continue à « engranger avec assiduité », en s'imposant de lire *Mein Kampf* ou Goebbels, on sent bien que Klemperer souffre de ce qu'il appelle la « pauvreté de la LTI ».

- 15 Le 14 janvier 1945, il est brusquement repris par le sentiment d'être le seul à pouvoir témoigner valablement :

Chaque jour qui passe montre une fois de plus que cette guerre est véritablement pour le III^e Reich « la guerre juive », et que personne ne peut vivre cette guerre de manière plus centrale et plus tragique que celui qui, prisonnier en Allemagne, est, par son éducation, sa culture et ses sentiments, le vrai juif allemand porteur d'étoile, chaque jour qui passe me confirme donc dans mon travail. Je l'imaginais récemment sous la forme d'un volume double, sous le titre commun de LTI. Le volume ou le livre 1 contiendrait le journal de 1933 à ?, le volume 2 les études philologiques, les esquisses, les problèmes. Ainsi l'œuvre pourrait ouvrir la voie à la totalité du Curriculum. « La seule chose qui nous manque, c'est le temps », écrit, sauf erreur, Dehmel.

- 16 Et, comme on le sait, le temps va lui manquer puisque, très exactement un mois plus tard, le 14 février 1945, intervient le bombardement de Dresde.

- 17 Il est remarquable que dans les journaux de l'exode à travers l'Allemagne, même si Klemperer continue inlassablement à collecter des matériaux qui lui serviront ultérieurement pour LTI, on ne trouve plus de réflexions sur le projet lui-même.

C. L'après-guerre

- 18 Dès le relatif retour au calme que représente la réinstallation à Dresde, nouvelles hésitations.
- 19 Curieusement, la première mention (24 juin 1945) se rapporte non pas à la LTI mais à la possibilité de la continuer par une LQI (langue du IV^e Reich), à laquelle il faudrait, dit-il, s'attaquer « de manière systématique ».
- 20 Klemperer se lance alors dans la relecture de ses journaux, avec un certain découragement dû à la fatigue, mais aussi parce qu'il ne trouve pas d'angle d'attaque satisfaisant.

17 juillet 1945

Sans prendre de notes, en soulignant simplement au crayon bleu, je relis mes journaux. Je ne trouve aucun angle d'attaque, aucune solution pour les difficultés. Qu'est-ce qui est trop intime, qu'est-ce qui est trop général ? Où placer la coupure entre LTI et Vita ? Qui nommer par son nom ? Comment commenter ce que j'ai écrit alors ? De combien s'écarter de la forme du journal ? ? Depuis des semaines je ne fais rien d'autre que relire mon journal. Je me sens très vide.

18 juillet

À quoi peut bien servir cette accumulation ? Mais se poser cette question est toujours absurde.

- 21 Au découragement face à la situation s'ajoute la déception vis-à-vis de ses propres journaux, tout lui semble répétitif, maladies, restrictions, les chats, etc. « Tout ça c'est du passé, et je suis vieux. »
- 22 Et puis, soudain, le 23 juillet, la saturation provoque une décision.

Décision de ne pas poursuivre plus avant mon étude [en matière de LTI] (comme je l'avais initialement prévu). A partir du matériel existant je ferai le « Notizbuch des Philologen », soit en tant que petit livre indépendant, soit mêlé au Curriculum de cette époque, soit comme deuxième partie de la publication prévue pour Neithardt.

26 juillet

Les journaux et LTI sont inséparables, j'en ferai un seul volume, mais comment ? ? [...] Dans le courant de la journée je vais me contraindre à faire un essai : je vais écrire une sorte de préface montrable pour : mes journaux + LTI = livre ; peut-être, ce faisant, me viendra-t-il une possibilité d'organisation.

30 juillet

Je viens de corriger l'introduction à LTI, presque 7 pages dactylographiées serrées, auxquelles j'ai travaillé de jeudi à hier soir. Le début et le milieu sont bons, la fin se perd dans des considérations exclusivement philologiques. LTI et le journal sont à la fois impossibles à unifier complètement ou à séparer proprement.

1^{er} août

Dans la lecture de mes journaux je n'avance qu'à un rythme d'escargot. En tout cas il est maintenant clair pour moi que je ne peux pas mélanger les journaux et LTI.

6 août

La lecture de mes journaux fait ressortir de manière de plus en plus décisive que LTI convient nettement mieux à une publication que les journaux eux-mêmes.

- 23 Le 20 septembre annonce qu'un premier morceau de *LTI*, sous le titre, « Pauvreté de la LTI », est dactylographié, mais qu'il faut encore reprendre le « fatras » des journaux pour voir si on peut en tirer quelque chose. Manifestement, la machine est lancée, LTI s'est autonomisée, mais les doutes ne cessent pas pour autant :

12 octobre

C'est toujours la même chose : tout est mouvant. J'utilise chaque minute de libre pour faire des prélèvements pour LTI. *Mais ça ne donnera rien de plus qu'un essai. [...]* Je ne veux pas abandonner complètement la LTI mais je n'y vois plus guère d'intérêt, le thème est pauvre et rabâché. Chaque jour j'observe comment la LTI se maintient à l'intérieur de la LQI.

17 octobre

La matière se rétrécit à vue d'œil.

19 octobre

Mes prélèvements pour LTI marquent à nouveau le pas et sont très peu productifs.

11 novembre

Les prélèvements pour LTI touchent peu à peu à leur fin. J'ai peur de cette fin, car se révélera alors définitivement si je peux en faire quelque chose.

- 24 Vers fin novembre, malgré la lettre d'un éditeur de Munich qui se dit intéressé par son travail, il note encore :

30 novembre

Je continue à avoir des doutes sur ce à quoi je peux arriver avec LTI et sur quelle forme lui donner.

- 25 Voici la dernière entrée des journaux de 1945 :

26 décembre 1945

Accord donné à mon plan pour LTI (« Entre la science et la vie »), on met 300 pages à ma disposition. Mais je continue à agiter en moi-même la question : jusqu'à quel point, pure LTI, jusqu'à quel point à prolonger vers le Curriculum ? Ce matin m'est venue l'idée de deux prolongements : «Wendische Spinnstube 45», «Piskowitzer Dorfbibliothek». C'est les deux à la fois, LTI et pourtant journal.

- 26 Ces deux idées de prolongements m'intéressent tout particulièrement, car elles se présentent sous des titres dont on voit mal qu'ils puissent convenir à un ouvrage à visée scientifique ou linguistique, ce sont pratiquement des titres de tableaux, de tableaux de genre. C'est comme si, soudain, une idée littéraire venait inciter Klemperer à poursuivre son travail.
- 27 La richesse de *LTI*, achevée l'année suivante, permet certes des entrées multiples, par la linguistique, par l'histoire des idées, par l'histoire tout court. J'ai décidé de privilégier l'entrée littéraire. Dans ce cadre on aurait pu étudier le plan général du livre, l'organisation subtile de la suite des chapitres ou la construction de tel ou tel chapitre, etc. J'ai choisi de me borner à faire une sorte d'anthologie : j'ai extrait du livre de petites scènes portant sur un certain nombre de thèmes significatifs, ce que j'appelle, des « tableaux », afin de montrer comment Klemperer procède à « l'élaboration littéraire » du matériau repris de ses journaux.

II. Les tableaux

A. La prison

- 28 Je commencerai par le texte qui, le premier, m'a fait prendre conscience des dons littéraires de Klemperer, cette petite nouvelle intégrée au journal, non reprise dans *LTI*, peut-être parce qu'elle était déjà trop « littérairement élaborée ». Pour mémoire : Klemperer est condamné en 1941 à une peine de huit jours d'emprisonnement pour avoir, un soir, oublié de respecter la loi sur l'obscurcissement. Quelques extraits du récit des premières heures en prison :

Pendant un instant je pensai : « Comme au cinéma... » Un gigantesque hall rectangulaire : un toit de verre, six galeries avec des sols en verre, avec des balustrades faites de tiges d'acier, des filets de fil de fer entre les différents étages, comme pour rattraper un trapéziste qui tombe, et, derrière cette claire transparence, les rangées monotones de taches sombres, les portes sans poignées des cellules. [...]

En haut on ouvrit l'une des portes sombres, derrière moi le double bruit d'une clef qui tourne et d'un lourd verrou qu'on pousse. Puis je me retrouvai seul, les voix fortes du dehors se confondirent et devinrent impossibles à distinguer les unes des autres. Une fois encore j'eus la sensation d'être au cinéma, avec le souvenir d'innombrables images, comiques ou tragiques, du prisonnier dans sa cellule. [...]

Si seulement la célèbre araignée était là ! Mais voilà trois mouches sur la table, l'une est parvenue à la goutte de bouillie d'avoine de ce matin, elle se nettoie, elle étire péniblement ses pattes vers l'avant... il doit y en avoir six, il faudrait regarder ça à la loupe ... ou dans un film... le cinéma aussi nous est défendu ... dix pattes, ainsi chaque minute tire après elle 60 pattes souillées par la bouillie répugnante de cette... de quoi exactement ? Si je dis cellule, alors l'image ne fonctionne pas, si je dis ce séjour, ce n'est plus une image... *Quoi qu'il en soit, c'est une idée d'image, quelque chose de poétique. Si j'étais encore capable de faire des vers je devrais peindre dans un sonnet*, comment, semblable à un animal à soixante pattes, la minute pèse de son corps lourd et empêtré, grimpe sur ma poitrine, m'empêche de respirer... est-ce là une idée originale ? J'ai déjà lu quelque chose de ce genre quelque part. Où ? Quand ? Ça y est : c'est ainsi que Magnus Zeller a décrit la plaie que sont les poux dans une tranchée à Kowno...

- 29 Si je tenais à citer ces pages, c'est qu'elles concentrent plusieurs éléments significatifs. D'une part, la passion de Klemperer pour le cinéma – tant qu'il a pu sortir librement il y est allé le plus souvent possible – qui explique en partie sa capacité à voir les choses sous forme de tableaux ou de petites scènes de théâtre ; d'autre part, sa mémoire prodigieuse, en particulier visuelle, – il est impossible qu'il ait tout noté – mais qui vaut également pour ses innombrables lectures, y compris littéraires ; enfin, son humour vis-à-vis de lui-même. En outre, c'est peut-être la seule fois où il se pose explicitement, même si c'est à travers une dénégation, en auteur littéraire, en « Dichter », la seule fois où il mentionne, ironiquement, une ancienne vocation de faiseur de vers. Vocation littéraire avortée, refoulée parce qu'indigne d'un professeur d'université, ou modestie injustifiée ?

B. Préambule

- 30 En préambule à l'« élaboration littéraire » des journaux, un exemple un peu particulier. Dans le chapitre V, « Extraits de mon journal des premières années », Klemperer reprend ce qu'il écrivait le 21 mars 1933. Reprend, ou prétend reprendre, c'est là la

question. Je précise que c'est le seul cas de ce genre, attendu que les éditeurs du journal ont apparemment décidé de ne pas reproduire les passages des journaux que Klemperer a lui-même choisi de faire figurer dans LTI.

a) Jour du « Staatsakt » à Potsdam. Dommage que nous n'ayons pas la radio. – Effrayantes menaces de pogroms dans le « Freiheitskampf », à côté d'effroyables injures moyenâgeuses contre les juifs. – Destitution de juges juifs. – Installation d'une commission pour la nationalisation de l'université de Leipzig. – En avril devait se tenir ici un congrès de psychologues. « Freiheitskampf » : Qu'est devenue la science de Wilhelm Wundt ? Quelle judaïsation ! Faire le ménage ! Là-dessus, pour éviter des incidents, annulation du congrès.

b) Aujourd'hui a lieu le « Staatsakt » à Potsdam. Comment travailler dans ces conditions ? Il en va de moi comme de Franz dans Götz : « Le monde entier, je ne sais comment, me ramène toujours à lui. » Et pourtant, je sais comment. A Leipzig ils ont installé une commission pour la nationalisation de l'université. – Au panneau d'affichage de notre université il y a une grande affiche (il paraît qu'on la trouve dans toutes les autres universités) : « Quand le juif écrit en allemand il ment » : il faudra désormais le contraindre à désigner les livres qu'il publiera en langue allemande comme des « traductions de l'hébreu ». – Pour avril on annonçait la tenue ici à Dresde d'un congrès de psychologues. Le « Freiheitskampf » a publié un article incendiaire : « Qu'est devenue la science de Wundt ? ... Quelle judaïsation... Faire le ménage ! » Là-dessus on a annulé le congrès... « pour éviter que certains participants n'aient à faire face à des incidents ».

- 31 De cette reprise prétendument littérale du journal je retiendrai trois tendances, qu'on retrouvera fréquemment à l'œuvre : a) la visée didactique : il importe de replacer les choses dans le contexte de l'époque (à l'intention de tous ceux, en particulier les jeunes, qui liront *LTI* sans avoir vécu la période nazie), avec ajouts frappants à l'appui (petites phrases, histoires) ; b) l'introduction, ici explicite, de l'intertextualité proprement littéraire (citation de *Götz*) ; c) le travail sur le style : le style télégraphique est gommé, mais soigneusement conservé quand la formulation est déjà suffisamment frappante.

C. Le nazisme officiel

- 32 Je m'attarderai sur un petit passage du chapitre II, qui porte le titre très « opératique » de « Prélude ». Après avoir rappelé, ici aussi, le cinéma, en l'occurrence *L'Ange bleu*, film vu en juin 1932, Klemperer, par une intuition géniale, choisit de placer le nazisme et *LTI*, sous la baguette d'un chef d'orchestre, ô combien symbolique, le tambour-major d'une parade militaire :

Celui qui marchait tout devant avait la main gauche, les doigts bien écartés, appuyée sur la hanche, ou plutôt, il avait incliné le corps, à la recherche de son équilibre, sur cette main gauche en appui, tandis que le bras droit avec la baguette était tendu très haut et que la pointe de la botte de la jambe droite lancée en l'air semblait essayer d'atteindre la baguette. Ainsi l'homme, statue sans socle, avait l'air de planer obliquement dans le vide, tenu mystérieusement en équilibre par une crampe qui le raidissait du bout du pied jusqu'à la tête en gagnant jusqu'aux doigts et aux pieds. Ce qu'il présentait là n'était pas un simple exercice militaire, c'était une danse archaïque aussi bien qu'une parade, il était à la fois fakir et grenadier. On trouverait l'équivalent de ce genre de tension et de déformation crispée dans les statues expressionnistes de ces années-là, dans les poèmes expressionnistes de l'époque, mais dans la vie, dans la vie banale d'une ville banale, elle faisait un effet d'absolue nouveauté. Et il en émanait quelque chose de contagieux. Des spectateurs hurlants se pressaient jusque tout près de la troupe, leurs bras sauvagement tendus semblaient vouloir intervenir dans le spectacle, les yeux écarquillés d'un jeune

homme au tout premier rang avaient une expression d'extase religieuse.

Le tambour a représenté ma première rencontre bouleversante avec le national-socialisme, que j'avais considéré jusqu'alors, malgré la manière dont il se propageait, comme l'aberration futile et passagère de quelques mécontents infantiles. Ici pour la première fois je voyais le fanatisme sous sa forme spécifiquement national-socialiste ; cette silhouette muette me renvoyait pour la première fois en pleine figure la langue du III^e Reich.

D. Nazisme et antinazisme ordinaires

- 33 Un chapitre fondamental de *LTI*, le chapitre XXV, « L'étoile », regroupe sous forme de petites scènes quelques-uns des innombrables incidents auxquels Klemperer lui-même ou d'autres juifs ont eu à faire face en raison de l'obligation qui leur est faite de porter l'étoile jaune. La description de l'étoile, au début du chapitre, pourrait d'ailleurs figurer avantageusement dans mon anthologie.
- 34 Le jour le plus dur pour les juifs, pour lui en tout cas, fut, selon Klemperer, ce 19 septembre 1941. Que la spécificité criminelle du nazisme ait été, en matière d'antisémitisme, d'en faire une question de race, de sang, Klemperer le répète à l'envi, mais, plus que les investigations généalogiques, c'est le port de l'étoile qui transforme les juifs en parias. « Depuis que je portais l'étoile j'aspirais toujours à quitter le plus rapidement possible la rue, où je n'étais jamais à l'abri d'injures et de marques de sympathie encore plus pénibles. » Ne pas pouvoir, un seul instant, passer inaperçu, porter sur soi sa différence, c'est la torture suprême.
- 35 Sous le titre « L'étoile », Klemperer concentre donc une bonne partie de ses contacts avec l'homme de la rue. Ce sont quantité de petites phrases ou de comportements, qu'il a notés au jour le jour dans son journal, disant de telle chose, qu'il a vécue ou qu'on lui raconte, qu'elle lui donne de nouvelles raisons d'espérer, de désespérer. Je me bornerai à deux exemples.
- 36 Un témoignage de sympathie :
- 8 janvier 1943
- Alors que récemment je descendais l'escalier, deux énormes gaillards hurlent : « Bonjour, Monsieur le Professeur », et me serrent la main. C'étaient de vieux déménageurs de von Thamm et une vieille amitié (à tout le moins d'anciens SPD, probablement d'anciens KPD). Ça fait du bien, mais cela n'aide pas beaucoup plus que les nouvelles de la guerre.
- LTI
- Un déménageur, qui m'est très dévoué à la suite de deux déménagements – tous de braves gens, on subodore le KPD – se dresse soudain devant moi dans la Freiburgerstraße, saisit ma main dans ses deux grosses paluches et chuchote, au point que l'on doit l'entendre jusque de l'autre côté de la rue : « Allons, Monsieur le Professeur, surtout ne pas se laisser abattre ! Bientôt c'en sera fini de ces maudits frères ! » Cela se veut une consolation, et cela me réchauffe le cœur ... mais si, de l'autre côté de la rue, cela tombe dans l'oreille appropriée, le prix à payer en sera la prison pour mon consolateur, et pour moi, via Auschwitz, la vie.
- 37 Un exemple de brimade :
- 31 octobre 1943
- 6h15, je monte dans le 18, autorisation de prendre le tram, un cadeau empoisonné. Sur la plate-forme avant il fait seulement froid le matin, mais l'obscurité me protège. Mais à midi, dans la cohue du trafic, plus démuni qu'un chien. Un jour un officier SS m'a tiré par la manche au moment où je montais : « Ihr looft ! » [vous –

pluriel du tutoiement – (= les juifs), vous allez à pied]. J'ai dû rester en arrière. C'était dur. Plus dur encore, récemment, le 11, dies ater où mon salaire doit être suspendu, à midi dans la Marschallstraße, la plate-forme est relativement vide. Un sous-officier monte, me fixe... Au bout d'un petit moment : « Descends ! » – « J'ai l'autorisation de circuler en tram. » – « Descends ! » Je suis descendu et, après avoir acheté un autre billet, j'ai pris le tram suivant. Depuis, le trajet de midi est une torture pour moi. D'arrêt en arrêt j'attends un nouveau malheur.

- 38 Déjà mise en forme, ne serait-ce que dans la vivacité du dialogue. Mais lisons LTI :

Je veux monter dans le tram, j'ai uniquement le droit d'utiliser la plate-forme avant, et ce, seulement quand je vais à la fabrique, et seulement quand la fabrique est éloignée de plus de six kilomètres de mon domicile, et seulement quand la plate-forme avant est bien séparée de l'intérieur de la voiture ; je veux monter, il est tard, et si je n'arrive pas à l'heure au travail, le contremaître peut me dénoncer à la Gestapo. Quelqu'un me retient par derrière : « Va donc à pied, c'est tellement mieux pour la santé ! » C'est un officier SS, avec un sourire railleur, pas du tout brutal, il s'amuse simplement, comme on taquine un chien...

- 39 Ce que je trouve admirable dans ce passage c'est que Klemperer choisit de gommer en partie l'aspect sinistre de l'altercation (il n'est plus question de peur ou de torture), et renonce à insister sur ce qu'il éprouve, mais qu'en même temps il trouve le moyen stylistique de faire connaître au lecteur cette accumulation sinistre de règlements, cette technicité mesquine dans la persécution qui demeure, il le dit quelque part, l'une des spécificités du régime nazi.

E. L'usine

- 40 En exergue aux tableaux de l'usine je retiendrai une notation qui trahit une sensibilité d'écrivain :

25 avril 1943

Je me suis inscrit pour cela [le travail de nuit] pour apprendre à le connaître, et *parce que cela me semble un peu plus romantique* et par conséquent passera un peu plus vite que le travail de jour, et parce que cela me laissera peut-être un peu plus de temps.

- 41 Une bonne partie de ce qui touche à l'usine, soit principalement les rapports avec les ouvriers non-juifs, figure dans le chapitre XVI, « En une seule journée de travail ». À noter que, dans ce cas également, Klemperer renonce à tout apitoiement sur lui-même. Il faut, à vrai dire, lire le journal pour prendre la mesure de ce que représente le fait d'imposer un travail d'usine à un homme de plus de soixante ans.

- 42 C'est un remarquable exemple d'un procédé que Klemperer utilise avec maestria, à savoir la concentration : à partir de plusieurs histoires, glanées ça et là dans le journal, il construit une véritable petite scène de théâtre, puis la commente (toujours le souci didactique) :

5 décembre 1943

J'ai travaillé à la machine à faire des enveloppes... Mon instructrice est la bonne Frieda, bossue, depuis trente ans dans la fabrique – un chef est passé : « Entretiens particuliers interdits ! » – elle a posé pour moi sur la machine une pomme et une poire : « Pour votre femme ! » (Et : « Comment va la maman ? »).

3 avril 1944

Aujourd'hui la bonne Frieda Dittrich, ma première instructrice, celle qui a envoyé des pommes à Eva, s'est approchée de mon poste de travail. D'une voix contrite :

« Samedi je ne vous ai pas reconnu, j'ai cru que le chef était là. J'ai pensé, alors là il faut que tu dises « Heil Hitler ! »

- 43 À noter que cette dernière phrase ne sera pas reprise dans l'histoire de Frieda, mais servira plus tard à une nouvelle concentration, celle qui concerne le salut hitlérien.

3 mai 1944

Effet de la propagande : *Madame Belka* m'a déjà demandé plusieurs fois : « Avez-vous une femme allemande ? » « Est-ce que Jacobi a une femme *allemande* ? » Cela m'affecte plus que le mot étranger « aryen ». Cela montre à quel point « l'isolement total » des juifs dans la conscience populaire a réussi.

- 44 Mise en scène de LTI :

La plus amicale de tous était Frieda, la bossue, qui avait été mon instructrice et qui m'aidait toujours quand j'avais des difficultés avec ma machine à enveloppes. Elle était depuis plus de trente ans au service de l'entreprise et même un chef ne parvenait pas à l'empêcher de m'adresser une parole aimable à travers le bruit de la salle des machines : « Ne faites donc pas l'important ! Je ne lui ai pas parlé, je lui ai donné des instructions pour sa machine ! » Frieda savait que ma femme était malade. Un matin j'ai trouvé une grosse pomme sur ma machine. J'ai regardé vers le poste de travail de Frieda, qui m'a fait un signe de tête. Un moment plus tard elle était à côté de moi : « Pour la maman, avec mes cordiales salutations. » Puis, étonnée et curieuse : « Albert dit que votre femme est allemande. C'est vrai qu'elle est allemande ? »...

Disparue, la joie de la pomme. Dans cette âme toute simple, qui n'éprouvait que des sentiments d'humanité et qui n'était pas du tout nazie, s'était infiltré l'élément de base du poison nazi ; elle identifiait ce qui était allemand avec l'idée magique d'aryen ; il lui semblait à peine imaginable que moi, l'étranger, la créature d'un autre ordre du règne animal, je sois marié à une Allemande, elle avait trop souvent entendu et répété des mots comme « artfremd », « deutschblütig », « niederrassig », « nordisch » et « Rassenschande » : certes elle n'avait pas de tout cela une idée claire – mais, sentimentalement, elle ne pouvait pas croire que ma femme puisse être allemande.

- 45 Mais l'usine est prétexte à un autre tableau, dont les notations sèches et brèves du journal étaient loin de laisser présager à quels développements littéraires elles allaient donner lieu. C'est dans le chapitre XXIII, que Klemperer consacre à un mot unique, le mot « Gefolgschaft », que je traduis par « personnel ».

5 décembre 43

La salle du personnel qui nous est attribuée à nous les juifs. « Juifs » sur la porte, « juifs » aux toilettes. Récemment nous avons dû partir un quart d'heure plus tôt ; il devait y avoir une réunion du personnel dans la salle. Le podium a été tendu d'un tissu rouge avec la croix gammée, et devant on a suspendu un drapeau avec la croix gammée. On a assurément remplacé le grand portrait de Hitler sur la paroi où il était lors de notre premier matin.

LTI

À chaque fois que j'entends le mot « Gefolgschaft » je vois devant moi notre salle du personnel chez Thiemig & Möbius, et ce, sous forme de deux tableaux. En permanence on trouve, peinte sur la paroi au-dessus de la porte en gros caractères l'inscription « Salle du personnel ». Et ensuite, soit on trouve dessous, accroché à un clou dans l'encadrement de la porte, un écriteau avec la mention « Juifs ! », et dans les toilettes, à côté, le même panneau d'avertissement. Dans ce cas, la très longue salle comprend une gigantesque table en fer à cheval avec ses chaises, sur la moitié de la longueur, des crochets pour suspendre les manteaux, et, sur le petit côté, un pupitre et un piano à queue, à part cela, uniquement une horloge électrique comme dans toute fabrique ou comptoir. Ou alors, les deux écriteaux de la porte et des

toilettes ont disparu et le pupitre est enveloppé d'un tissu à croix gammée, des drapeaux avec des croix gammées flanquent un grand portrait de Hitler au-dessus du podium, et une guirlande se déploie, avec des petits drapeaux à croix gammée, tout autour de la salle, à hauteur des yeux, au-dessus des lambris. Lorsque tel est le cas – le passage de la nudité à l'aspect festif s'opère d'ordinaire le matin – alors nous passons notre demi-heure de pause de midi dans une humeur plus joyeuse que d'habitude ; car dans ce cas-là nous avons le droit de rentrer un quart d'heure plus tôt chez nous, parce que la salle doit obligatoirement être « pure de juifs »[judenrein] juste après l'arrêt général du travail, et restituée à sa destination culturelle.

III. En guise de conclusion : le cimetière

- 46 On pourrait citer ainsi de nombreux passages du journal que Klemperer a repris pour les faire entrer dans *LTI*, et qui sont autant de témoignages de son talent d'écrivain, de son sens du dialogue et de la mise en scène. Je m'en tiendrai à un dernier, qui me semble particulièrement significatif.
- 47 Mais auparavant je tiens à dissiper un malentendu possible. Procéder à une « élaboration littéraire », intention que Klemperer manifeste dès 1934 et que j'ai choisi de prendre au mot, ne signifie à aucun moment « faire de la littérature » à propos de thèmes aussi graves. La lecture des journaux provoque – c'est du moins mon cas – une sorte d'angoisse : on a le sentiment d'être pris à la gorge, on étouffe devant cette accumulation de notations sur un quotidien qui se fait, au fil des jours, des mois, de plus en plus sinistre et menaçant. Et il n'est pas difficile d'imaginer ce que Klemperer lui-même a dû ressentir en revivant ces années noires à la relecture de ses journaux. En tant que réécriture des journaux, *LTI* vise principalement à éviter de tomber soit dans la déploration, soit dans l'aigreur rancunière. S'il y a un terme qui me semble rendre justice à l'attitude de Klemperer c'est bien celui de « dignité ». Tenant, comme il l'a fait pendant toutes ces années, à rester « digne », il gomme la véhémence de ses « indignations », tant à l'égard des bourreaux qu'à l'égard des victimes. Dans toutes les scènes présentées, l'horreur, ou simplement l'émotion, ne se lisent qu'entre les lignes. Par ailleurs, la construction des chapitres, avec le recours constant à une pointe finale, ainsi que le choix de faire souvent alterner chapitres graves et chapitres plus récréatifs, témoignent d'une volonté de « mise à distance », qui ne rend que plus impressionnante la lecture de *LTI*.
- 48 Or, les sujets sur lesquels Klemperer s'exprime avec le plus de violence ou de passion dans ses journaux sont assurément, d'une part la question de la religion, d'autre part celle de la question juive et, en liaison avec cette dernière, le problème de l'assimilation, donc de l'Allemagne. Il en est d'ailleurs parfaitement conscient :
- 6 août 1945
Mes journaux sont monotones, ils accablent les juifs, ils seraient impossible de les mettre en accord avec l'opinion actuellement en vogue, ils seraient également indiscrets.
- 49 Je n'insisterai ni sur la difficulté à être un juif allemand ni sur la position de Klemperer face au sionisme, vis-à-vis duquel son hostilité reste irréductible. Par ailleurs, en leur donnant un tour plaisant, Klemperer parvient à atténuer ses irritations, à relativiser les désaccords qui ont été les siens par rapport à une communauté juive de plus en plus précarisée.

- 50 Mais une grande partie des indignations des journaux lient la question juive à la question de la religion. C'est à propos des nombreux dimanches consacrés, surtout à partir de 1942, à enterrer les urnes des juifs morts en déportation que se manifeste la violence de Klemperer. Quelques extraits rapides des journaux, on pourrait les multiplier :

19 juin 1942

Je suis tombé au milieu d'une fête orthodoxe, un homme en talar lisait une longue prière juive – avec d'étranges génuflexions catholiques – deux psaumes en allemand selon lesquels l'Éternel nous protège. Tout cela était désolant et pas du tout solennel.

27 juillet 1942

La religion ou la confiance en Dieu est une affaire sordide. Toute prière d'action de grâces ne dit pas autre chose que « Hourra, moi je vis ! »

9 août 1942

Ce psaume me semble indécent en soi, dans son égoïsme brutal, cette atmosphère de Hourra, moi je vis.

3 janvier 1943

Jacobi, qui est en charge de l'administration du cimetière, a déchiffré à notre intention un véritable petit sermon, délivré avec une onction monotone. Effroyable.

18 avril 1943

Jacobi, qui m'a avoué un jour qu'il « ne croyait pas à tout ce fatras », s'est livré une fois de plus à une compilation absurde de phrase de prières et de formules de sermon.

19 mai 1943

Les deux enterrements se sont passés comme d'habitude. Dans les deux cas, beaucoup de fleurs, dans les deux cas, une assistance tellement importante qu'on était obligé de rester dans le hall d'entrée, dans les deux cas, l'habituelle énumération absurde de citations de la Bible, de vers allemands éculés, de formules – dans les deux cas, Conradi, 60 ans et Gimpel, 58 ans, nous avaient quittés trop tôt – faux pathos.

- 51 Or, dans le chapitre XXVII, « Les lunettes juives », Klemperer met son talent littéraire au service de la seule scène de LTI où l'émotion est voulue, assumée, scène où il atténue au maximum ses critiques, sans doute par respect envers le souvenir d'une communauté persécutée, dans laquelle il n'a cependant jamais vraiment réussi à se reconnaître :

Le nombre des juifs se réduit de jour en jour, un par un ou par groupes les jeunes disparaissent vers la Pologne ou la Lithuanie, les vieux vers Theresienstadt. [...] Ceux qui restent sont ceux qui ont fait un mariage mixte, soit des juifs particulièrement assimilés, qui, pour la plupart, ne sont plus inscrits sur les listes de la communauté juive, des dissidents ou plutôt – terme ultérieurement proscrit et disparu – des chrétiens non-aryens. Il va de soi que chez eux la connaissance des coutumes et des rites juifs, et même la connaissance de l'hébreu, a pratiquement disparu. Et du coup, telle serait la troisième caractéristique de leur langue, difficile à cerner mais fortement présente, ils se tournent avec une certaine sentimentalité, tempérée par leur goût pour le Witz, vers des souvenirs de jeunesse et s'efforcent de s'aider mutuellement à rafraîchir le souvenir de choses oubliées. Rien à voir ni avec la piété, ni avec le sionisme, ce n'est qu'une fuite hors du présent, une détente. Pendant la pause du matin nous sommes tous ensemble ; quelqu'un raconte comment, en 1889, il est entré comme apprenti dans la fabrique de céréales

Liebmannsohn à Ratobor. Les expressions bizarres – quelques spectateurs rayonnent, ils se souviennent ; d'autres se font expliquer ceci ou cela. « Quand j'étais à Krotoschin », dit Wallerstein, mais avant qu'il ait pu poursuivre Grünbaum, notre chef, l'interrompt : « Krotoschin – vous connaissez l'histoire du mendiant de Krotoschin ? » Grünbaum est celui qui raconte le mieux les plaisanteries et les anecdotes juives, il est inépuisable, impayable, il aide à faire passer le temps, à surmonter les pires dépressions. L'histoire du nouvel arrivé qui n'a pas pu devenir bedeau de la synagogue de Krotoschin parce qu'il ne connaît pas l'écriture allemande, mais qui est parvenu au poste de conseiller commercial à Berlin, est le chant du cygne de Grünbaum, car le lendemain matin il manque à l'appel, et quelques heures après nous apprenons qu'ils l'ont « emmené ». [...]

[...] Trois mois plus tard Auschwitz renvoya l'urne contenant ses cendres, qui fut enterrée au cimetière juif. [...]

Depuis longtemps aucun officiant n'était présent, mais le juif porteur d'étoile en charge de l'administration du cimetière lisait un texte d'adieu, texte qui alignait les clichés propres à tout sermon et faisait bien entendu comme si le défunt était mort de mort tout à fait naturelle ; ensuite on prononçait une prière des morts hébraïque, à laquelle les assistants se joignaient, pour autant qu'ils en étaient capables. La plupart en étaient incapables. Et si l'on demandait à quelqu'un qui s'y connaissait quel en était le contenu il répondait : « Le sens est en gros... » Je l'interrompis : « Vous ne pouvez pas la traduire littéralement ? – Non, je n'ai gardé en mémoire que les sons, il y a si longtemps que je l'ai apprise, j'étais tellement loin de tout cela... »

Lorsque ce fut le tour de Grünbaum il eut droit à une assistance particulièrement nombreuse. Tandis que nous emportions l'urne vers l'endroit où elle devait être enterrée, mon voisin me chuchota : « Comment s'appelait donc le poste que le conseiller commercial n'a pas réussi à obtenir à Krotoschin – Schammes, n'est-ce pas ? Cette histoire restera pour moi à jamais liée au pauvre Grünbaum ! » Et je l'entendis répéter, au rythme de la marche, pour graver le mot dans sa mémoire : « Schammes à Krotoschin, Schammes à Krotoschin. »

- 52 Je tenais à conclure mon anthologie sur ce tableau, émouvant hommage à la mémoire juive.
- 53 Et, pour répondre aux doutes de Klemperer notant dans son journal le 10 octobre 1945 à propos de ses prélèvements du journal pour *LTI* : « Aber mehr als ein Essay kommt nicht zustande. » (Cela donnera tout au plus un essai.), je dirai, c'est faux, cela a donné beaucoup plus qu'un essai.

NOTES

1. . Tous les passages en italique sont soulignés par moi. Je propose également mes propres traductions, tant du journal que de *LTI*.

RÉSUMÉS

Sur la période 1933-1945 nous disposons de deux textes de Victor Klemperer : d'une part son journal, d'autre part le livre qu'il en a tiré : *LTI, Carnets de notes d'un philologue*, paru en 1946. En comparant les deux textes on tentera de montrer comment, à travers les choix qu'il opère et le traitement qu'il fait subir à son matériau, Klemperer confère à un témoignage, en lui-même déjà passionnant, le statut d'œuvre littéraire.

Für die Zeit 1933-1945 existieren zwei Texte von Victor Klemperer : sein Tagebuch, sowie das daraus hervorgegangene und 1946 erschienene Buch, *LTI, Notizbuch eines Philologen*. Mit dem Vergleich dieser beiden Texte wird zu zeigen versucht, wie Klemperer über die getroffene Auswahl des Materials und die Veränderungen, die er daran vornimmt, ein als solches schon spannendes Lebenszeugnis in ein literarisches Werk umformt.

AUTEUR

ISABELLE VODOZ

Université de Paris 3